

## Maurice AGULHON

### *La République au village (1970)*

*Un ouvrage clé pour comprendre l'apprentissage de la politique au XIX<sup>e</sup> siècle.*

Maurice Agulhon, *La République au village. Les populations du Var de la Révolution à la Seconde République*, Paris, Plon, coll. « Civilisations et mentalités », 1970, 543 p. (sources, biblio., index, cartes), rééd. Seuil, 1979.

#### L'AUTEUR

Historien de la République et républicain affirmé, Maurice Agulhon a gravi tous les échelons du *cursus honorum* universitaire français : entré à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm en 1946, reçu à l'agrégation en 1950, élu maître de conférences à Aix en 1969, il exerce comme professeur à la Sorbonne (Paris I) à partir de 1972 puis, ultime consécration, au Collège de France entre 1986 et 1997. Né à Uzès en 1926, il appartient à cette deuxième génération de l'école des *Annales* qui, pilotée par Ernest Labrousse, s'est peu à peu moins détachée peu à peu du paradigme dominant de l'histoire économique et sociale pour s'ouvrir à d'autres horizons. Initiateur de l'histoire des sociabilités politiques et religieuses, M. Agulhon est aussi l'un de ceux qui, à l'instar de Michel Vovelle, ont cheminé « de la cave au grenier<sup>1</sup> » et ainsi annexé aux territoires des historiens celui de l'histoire des mentalités.

#### MOTS-CLÉS

République, révolution(s), sociabilités, suffrage universel, histoire politique (*Annales*).

#### L'ESSENTIEL

Avec *La République au village*, M. Agulhon entend rendre compte du complet bouleversement des mentalités politiques survenu dans les villages du Var entre la Révolution française et la Seconde République. D'ancien « *pays de la Terreur blanche* » qu'il était (p. 17), ce département est en effet devenu, en l'espace de quelques décennies, « *typique du Midi rouge* » et de son radicalisme en politique (p. 15). De fait, accueillie dans l'« euphorie » (p. 305), la Révolution de février 1848 a ouvert ici une période d'effervescence démocratique propice à un apprentissage rapide mais profond et durable de la République, ainsi qu'en témoigne l'insurrection varoise de décembre 1851 contre le coup d'État de Louis Napoléon Bonaparte.

L'enjeu principal du livre est donc de comprendre comment, parmi les populations de cette région méridionale, « *s'est peu à peu dégagée [...] une opinion politique massive, toute tendue vers la nouveauté* » (p. 23) – entendez là vers le progrès, c'est-à-dire vers la République, trois termes que l'auteur associe volontiers. Autrement dit, « *pourquoi le villageois du Var proteste-t-il à gauche dès 1848 ?* » (p. 472). Intitulée « *La préparation* », la première partie du livre – la plus importante peut-être – est donc consacrée à l'étude « *des voies et moyens* » (p. 474) de cette politisation des

1. M. Vovelle, *De la cave au grenier. Un itinéraire en Provence au XVIII<sup>e</sup> siècle : de l'histoire sociale à l'histoire des mentalités*, Québec/Aix-en-Provence, Serge Fleury/Édisud, 1980.

villageois du Var au temps des monarchies censitaires. Attentif aux luttes sociales et collectives (défense des droits d'usage, émeutes anti-fiscales, etc.) qui entretiennent une certaine « *tradition d'indocilité* » (p. 89), M. Agulhon s'évertue surtout à repérer ce qu'il appelle « *les processus de prise de conscience* » (p. 147), parmi lesquels il faut mentionner « *les premiers ébranlements de la piété traditionnelle* » (p. 163-187), « *l'élargissement de l'horizon culturel des masses populaires* » (p. 188-206) et surtout « *la descente de la politique vers les masses* » (p. 259-284), consécutive à la révolution de juillet 1830.

#### GROS PLAN

**LA CHAMBRÉE ET L'HISTOIRE DES SOCIABILITÉS.** « *L'imprégnation politique de la vie populaire* » (p. 265) sous la monarchie de Juillet est inséparable d'un autre processus, central dans la démonstration de M. Agulhon : « *le grand essor de la sociabilité populaire* » dans la cadre de la *chambrée* (p. 207-245). Cette forme d'association provençale traditionnelle – qui prolifère alors – est, à l'origine, un « *groupement d'hommes destiné à la réunion du soir, après le travail, pour la distraction en commun, le jeu, la conversation, etc.* » (p. 219). Or, elle finit non seulement par devenir « *une assez bonne école d'insubordination* » (p. 244), mais, de surcroît, elle « *fournit aux foules populaires gagnées à la démocratie une ossature d'organisation toute prête* » (p. 475) ; d'où son rôle fondamental entre 1848 et 1851 dans la diffusion des nouvelles idées démocratiques et républicaines.

#### PORTÉE DE L'OUVRAGE

La fortune historiographique de *La République au village* est – au moins – doublement fondée. La force de ce livre était, d'une part, de proposer un modèle d'explication à la fois solide et dynamique pour rendre compte d'un processus complexe et en partie « *souterrain* » (p. 9) : l'apprentissage de la politique par les masses populaires durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. D'autre part, en plaçant la *chambrée* au cœur de son argumentation, M. Agulhon démontrait une fois encore, deux ans après son *Pénitents et francs-maçons de l'ancienne Provence. Essai sur la sociabilité méridionale* (Fayard, 1968), la richesse de la notion de *sociabilité*, contribuant ainsi à enrichir l'atelier de l'historien d'un nouvel outil, dont il peut à juste titre être considéré comme « l'inventeur ».

#### POUR ALLER PLUS LOIN

Concernant l'histoire de la Seconde République, M. Agulhon est l'auteur d'une très bonne synthèse à destination des étudiants, *1848 ou l'Apprentissage de la République (1848-1852)* (Seuil, 1973), et d'un recueil de sources, *Les Quarante-Huitards* (Gallimard, 1975). Pour se faire une idée plus précise de son œuvre, on consultera en priorité les trois volumes de son *Histoire vagabonde* (Gallimard, 1988-1996), qui recueillent ses principaux articles. Par ailleurs, il a analysé les symboles politiques français dans une trilogie sous-titrée *L'Imagerie et la symbolique républicaines* (Flammarion, 2001) : *Marianne au combat* (pour 1789-1880) ; *Marianne au pouvoir* (1880-1914) ; *Les Métamorphoses de Marianne* (1914 à nos jours).

R. G.

## Daniel ARASSE

### *On n'y voit rien* (2000)

*Le regard plaisant d'un érudit.*

Daniel Arasse, *On n'y voit rien. Descriptions*, Paris, Denoël, 2000, rééd. 2005 ; éd. de poche Gallimard, « Folio-Essais », 2003, 216 p. (ill.).

#### L'AUTEUR

Daniel Arasse (1944-2003), normalien, ancien membre de l'École française de Rome a été directeur d'études à l'EHESS (centre d'histoire et de théorie des arts). Renonçant à la thèse d'État (consacrée à Bernardin de Sienne) commencée sous la direction d'André Chastel, il s'intéressa aux recherches entreprises par Hubert Damish et Louis Marin. Grand spécialiste de la Renaissance italienne, l'historien d'art a partagé un regard décalé et son goût du détail avec les spécialistes et un large public au travers de livres, conférences et émissions radiophoniques.

#### MOTS-CLÉS

Renaissance, esthétique, histoire de l'art, iconographie (sémiologie).

#### L'ESSENTIEL

Six exemples courts offrent une nouvelle façon de regarder. Pour chaque cas analysé, la pensée de l'auteur se développe par interrogations et s'achemine vers une hypothèse de sens souvent à contre-courant d'analyses érudites. Tout en les connaissant parfaitement, D. Arasse revisite les conclusions souvent définitives des tenants du Warburg Institute comme Panofsky ou Gombrich. « *Je crains, moi, que ce sérieux historique ne ressemble de plus en plus au "politiquement correct" et je pense qu'il faut se battre contre cette pensée dominante* » (p. 26). L'auteur se méfie de la surenchère de textes extérieurs à l'œuvre pour mieux concentrer son regard sur la peinture elle-même. « *Moi, j'hésite. J'ai des doutes* » (p. 33) sont des phrases banales de ce recueil intitulé *On n'y voit rien*, expression courante de l'auteur devenue titre. Le livre, d'une grande érudition, est rédigé dans une langue familière mêlant langage scientifique ou plus trivial. L'auteur discute avec un personnage imaginaire (lui-même ?) ou se produit devant un public potentiel. Son style direct, alerte et vif et sa capacité de varier les niveaux de langage, séduisent, font sourire et rire. Car, c'est aussi cela, le message de D. Arasse : « *faire joyeusement de l'histoire de l'art* » (p. 13) tandis que « *réfléchir n'est pas forcément triste* » (p. 39).

#### GROS PLAN

**LE REGARD DE L'ESCARGOT.** Un détail dans *L'Annonciation* de F. Cossa (1470-72) suscite l'intérêt de l'historien : un gros escargot chemine au premier plan de la scène sacrée peinte dans une architecture savante. Pourquoi est-il là ? Tel est le problème fondamental. Les vingt-huit pages consacrées au gastéropode incongru, parsemées de questions, élaborent une pensée sous nos yeux. Les conclusions partent de l'observation attentive de la peinture, des reproductions à l'original du musée de Dresde. Différentes hypothèses sont examinées :

1. Un article du *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes* assène une vérité : l'escargot est une figure de la Vierge. Comme l'escargot fertilisé par la rosée (croyait-on alors), la Vierge a été ensemencée par Dieu. Mais un doute s'installe : pourquoi les autres Annonciations n'incluent-elles pas d'escargot ?
2. Un spécialiste de l'exégèse médiévale s'interroge : pourquoi Dieu a-t-il attendu si longtemps entre la faute originelle et l'Incarnation, obligeant des masses humaines à attendre le Messie dans les Limbes ? Dieu est-il lent (comme l'escargot) à dessein ? L'escargot, figure de la Vierge et de la lenteur de Dieu, serait donc, à lui seul, l'image de l'Incarnation ? L'idée est séduisante mais elle bute sur la rareté de sa présence.
3. L'énorme colimaçon se situe sur le bord, c'est-à-dire sur et non dans le tableau, donc à la limite entre l'espace fictif et l'espace réel. L'auteur songe alors à la sauterelle de Lotto (*Saint Jérôme pénitent*, Bucarest), peinte elle aussi sur le bord du tableau. Elle était le signe de la huitième plaie d'Égypte, mais aussi le symbole de la conversion : la sauterelle dit au spectateur de faire comme saint Jérôme et fuir les tentations du monde. La sauterelle de Lotto n'explique donc pas l'escargot de Cossa « invention surprenante, paradoxale, intellectuelle, théorique » (p. 50-51).
4. La perspective peu rigoureuse de Cossa construit un monde commensurable. L'Annonciation est le moment de l'Incarnation, insaisissable et invisible présence divine échappant à toute mesure. L'escargot disproportionné et aveugle est là, au seuil de la scène pour faire signe, pour alerter le spectateur : l'invisible est là, c'est ce qu'il faut voir.

#### PORTÉE DE L'OUVRAGE

D. Arasse a apporté un grand courant d'air frais dans l'histoire de l'art en mettant en doute des analyses intellectuelles fort brillantes. Il ne néglige pourtant pas l'aide de la sémiologie, la philosophie, la psychologie. Sans renoncer aux textes qui cernent un peintre, une toile, il concentre son attention sur la nécessité du regard. Trop souvent le savoir l'emporte sur le voir. L'érudition doit devenir le garde-fou de l'interprétation, pour éviter l'anachronisme, mais non un obstacle. Comprendre une œuvre est une question de regard. L'auteur transporte le lecteur/spectateur d'une vision savante à une lecture pleine d'imagination, de fantaisie où priment l'observation et l'étonnement de la découverte. Soucieux du contexte, il ne néglige pas le plaisir de l'œil.

#### POUR ALLER PLUS LOIN

D. Arasse s'est intéressé à des sujets très variés : dans *La Guillotine et l'imaginaire de la Terreur*, (1987), il analyse l'appareil sur plusieurs plans : instrument d'humanisation de la peine capitale, il se transforme en appareil de mécanisation de la mort et de l'homme avant de se muer en machine de gouvernement. Quand il se penche sur Vermeer dans *L'Ambition de Vermeer* (1993), il met l'accent sur la qualité poétique de l'œuvre du grand peintre de l'intimité. Son *Léonard de Vinci, le rythme du monde* (1997) est replacé dans le contexte de la culture technique du XV<sup>e</sup> siècle, le plus approprié pour expliquer ses œuvres. *Histoires de Peintures* (2004) est une transcription d'une série diffusée sur France Culture en 2003.

M.-O. B.

## Hannah ARENDT

### *Le Système totalitaire* (1951)

*La première analyse de la radicale singularité des régimes nazi et stalinien.*

Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism*, III, « Totalitarianism », New York, 1951, trad. fr. *Le Système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972, rééd. « Points Essais », 2005, 313 p. (biblio.)

#### L'AUTEUR

« Femme juive mais pas Allemande », Hannah Arendt (1906-1975) est la fille unique d'une famille juive aisée de Hanovre. Élève et amante furtive de M. Heidegger, elle obtient un doctorat en philosophie sous la direction de Karl Jaspers, à l'université de Heidelberg. L'arrivée au pouvoir d'Hitler la conduit à s'exiler en France puis, dans des circonstances dramatiques, aux États-Unis en 1941. Après la guerre, elle retourne dans son pays natal et travaille pour une association d'aide aux rescapés juifs. Naturalisée citoyenne américaine en 1951, de prestigieuses universités lui ouvrent leurs portes telles Berkeley, Columbia ou Princeton, où elle sera la première femme nommée professeur. L'ensemble de son œuvre la révèle comme l'un des penseurs majeurs du XX<sup>e</sup> siècle.

#### MOTS-CLÉS

totalitarisme, nazisme, communisme, violence, Allemagne, URSS, Hitler, Staline, philosophie.

#### L'ESSENTIEL

H. Arendt consacre le 3<sup>e</sup> ouvrage de sa trilogie *Les Origines du totalitarisme* à l'Allemagne nazie et à l'URSS stalinienne, seuls régimes répondant à trois étapes majeures du processus totalitaire :

1. La révolution industrielle débouche sur l'atomisation de la société et transforme « *les majorités qui somnolaient [...] en une seule grande masse inorganisée et déstructurée d'individus furieux* » (p. 37). Rejetant la démocratie, ces individus isolés vont trouver, dans le totalitarisme, une cohérence dont la réalité est apparemment dépourvue. L'identification se fait avec un chef charismatique, sorte de prophète omniscient, qui maintient une autorité charismatique par la manipulation.
2. Dès que les masses sont embrigadées, le mouvement totalitaire se sert d'une propagande qui repose sur la mise en avant de fictions comme « l'invention d'une conspiration juive mondiale ». Elle s'efforce d'adapter la réalité au projet idéologique. Ainsi les nazis « *liquidèrent la majeure partie de l'intelligentsia polonaise non parce qu'elle s'opposait à eux mais parce que, selon leur doctrine, les Polonais étaient stupides* » (p. 68).
3. Parvenu au pouvoir, le mouvement totalitaire donne naissance à un régime sans précédent visant une domination mondiale. Il n'est pas un « *absolutisme qui mettrait un terme à la poussée du mouvement sur le plan intérieur. Il n'est pas non plus un nationalisme qui le frustrerait de l'expansion à l'extérieur* » (p. 119). La confusion institutionnelle conduit à une « étrange infirmité » et « *même un expert deviendrait fou s'il essayait de démêler les relations entre le parti et l'État* »

(p. 125). Pour éviter la routinisation, le système totalitaire se radicalise par la « *révolution permanente* » ou la « *sélection raciale* ». Une dynamique de répressions et de purges s'emballa, donnant ainsi à la police secrète, qui ne rend compte qu'au chef, un rôle essentiel.

La domination totale s'impose sous la forme des camps de concentration destinés à la dégradation puis à l'extermination des hommes. Son objectif ultime est la destruction de « *toute spontanéité en tant qu'expression du comportement humain* » (p. 174).

### GROS PLAN

**LES TROIS PILIERS DU SYSTÈME TOTALITAIRE.** Pour H. Arendt la nouvelle forme de gouvernement s'appuie sur trois piliers.

1. La terreur totale devient une fin en soi et atteint son paroxysme dès lors que toute opposition politique a été éradiquée. « *Tout crime imaginé par les dirigeants doit être puni, sans se soucier de savoir s'il a été ou non commis* » (p. 160).
2. L'idéologie englobante prétend tout expliquer. Elle s'affranchit de l'expérience du réel et ordonne les événements dans un système d'interprétation qui peut être la loi de la nature par la sélection naturelle ou la loi de l'histoire par la lutte des classes.
3. La désolation qui n'est pas la solitude définit l'isolement extrême des individus, la ruine de toute relation entre les hommes, désirée et entretenue par le système totalitaire afin d'abolir toute limitation à son emprise. Ce déracinement social et culturel aboutit à la « *superfluité* » et au sentiment de l'inutilité de l'homme.

### PORTÉE DE L'OUVRAGE

L'ouvrage apparaît comme la première analyse approfondie du concept de totalitarisme. Il est par son caractère novateur, la profondeur et l'acuité des analyses, une contribution fondamentale à la compréhension du XX<sup>e</sup> siècle et une référence pour toutes les critiques anti-totalitaires. Il se veut aussi une mise en garde : animé par une logique de négation du réel, le totalitarisme débouche sur l'autodestruction idéologique de la société et de l'individu.

L'essentialisation très figée du système totalitaire par H. Arendt et l'assimilation entre régimes soviétique et nazi prêtent toutefois le flanc à la critique. La réalité de leur fonctionnement paraît également bien éloignée du modèle théorique. Ainsi, la terreur en URSS témoigne bien plus de l'échec du projet totalitaire que de son succès, comme le montre Nicolas Werth\* dans son analyse de la résistance du social.

### POUR ALLER PLUS LOIN

Ce 3<sup>e</sup> volume de la trilogie est celui qui retient habituellement l'attention. On lira donc, bien que les analyses n'aient pas toujours bien vieilli, les deux autres : *Sur l'antisémitisme* décrit l'apparition de l'antisémitisme moderne, agent catalyseur de tous les autres problèmes politiques ; *Sur l'impérialisme* analyse la colonisation, la crise de l'État-nation et l'apparition de mouvements politiques impérialistes annonciateurs du totalitarisme. Dans *Eichmann à Jérusalem* (1963<sup>1</sup>), synthèse de comptes rendus du procès, H. Arendt prend à contre-pied certaines de ses analyses et associe le système concentrationnaire non plus à la radicalité mais à la banalité du mal.

B. S.

1. Rééd. avec *Les Origines du totalitarisme*, Gallimard, « Quarto », 2002.

## Philippe ARIÈS

### *L'Homme devant la mort* (1978)

*Un « historien du dimanche », devenu l'historien de l'enfance, de la famille et de la mort, et l'un des fondateurs de l'histoire des mentalités.*

Philippe Ariès, *L'Homme devant la mort*, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1977, rééd. 1985, coll. « Points », 2 vol., 304 et 343 p.

#### L'AUTEUR

Philippe Ariès (1914-1984) a eu un parcours atypique. Après un double échec à l'agrégation d'histoire, il entre au service de documentation de l'Institut de recherche coloniale (1943-1979). Sa notoriété dans le monde anglo-saxon lui vaut en France une reconnaissance tardive : en 1978, il devient directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Une œuvre fondamentale à plusieurs titres : P. Ariès, par ses travaux sur la place de l'enfant dans la famille et sur les attitudes devant la mort, est en France un des pionniers de l'histoire des mentalités.

#### MOTS-CLÉS

mort, rites et pratiques funéraires, histoire des mentalités.

#### L'ESSENTIEL

Dans *L'Homme devant la mort*, P. Ariès pose la question des attitudes devant la mort, qui sont, pour lui aussi diverses que les hommes et les époques. S'il a été conduit à de telles investigations, c'est qu'il a été témoin, dans les années 1970, d'une révolution des pratiques de la mort qui a suscité chez lui malaise et interrogation. La mort dans sa jeunesse était encadrée par le deuil, alors qu'elle est désormais dissimulée, en même temps que reculent les rites funéraires traditionnels. C'est cette disparition de la mort, devenue invisible, qui suscite sa réflexion. Pour lui, l'Occident a connu, aux siècles médiévaux, une « mort apprivoisée » (chap. 1), caractérisée par la résignation de Roland<sup>1</sup> qui, blessé, recommande son âme à Dieu. Dans ces temps chrétiens, une bonne mort est une « mort vécue », à laquelle on se prépare, d'où le succès à l'époque classique des *artes moriendi* (chap. 5). Aujourd'hui, par contre, la mort est escamotée, chacun doit s'efforcer de la dissimuler, ce qui inquiète l'auteur, car elle laisse le survivant seul face à la douleur : c'est une « mort ensauvagée » ou « inversée » (chap. 12) dont P. Ariès craint les ravages.

Entre la mort vécue et la « mort ensauvagée », plusieurs étapes et des pratiques très diverses. Pour P. Ariès, l'histoire de la mort et des pratiques funéraires n'est pas tant conditionnée par celle des croyances religieuses, que par l'émergence en Europe de l'idée d'individu. La négation de la mort dans nos sociétés postindustrielles pourrait être expliquée par le recul des croyances religieuses : faute de pouvoir donner un sens à la mort, nous voulons l'oublier, mais la « religion des morts »

1. Commandant l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne, il meurt lors de l'attaque subie au col de Roncevaux en 778. Dans la *Chanson de Roland*, il devient un héros légendaire paré des vertus du chevalier chrétien.

qui a disparu sous les yeux de l'auteur était-elle chrétienne ? P. Ariès découvre que cette « *religion des morts* » qui pousse à fleurir les tombes des défunts et à la construction de monuments funéraires destinés à perpétuer le souvenir n'apparaît en fait qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et s'épanouit au XIX<sup>e</sup> siècle, qui voit l'apogée de l'art funéraire en Europe. Elle naît à l'époque des Lumières, avec une exaltation nouvelle de l'individu, être unique dont la perte est irréparable. Et c'est ici que se rencontrent les deux axes de recherche de P. Ariès : l'histoire de la mort, et celle de la famille. Cette « *religion des morts* » se développe en même temps que le sentiment de l'individu.

#### GROS PLAN

**LE VA-ET-VIENT DES MORTS.** Dans l'Antiquité, les morts sont interdits dans la ville et enterrés le long des routes, pour survivre dans le souvenir des passants ; mais aux siècles médiévaux, ils envahissent villes et villages : enterrés autour des églises, ou même dedans, *ad sanctos*, ils se serrent au plus près des reliques des saints, pour profiter de leur puissance surnaturelle et des prières des clercs. Les tombes sont peu individualisées : l'important est le salut, non le souvenir. L'entassement est tel, qu'on extrait régulièrement du sol des restes humains, exposés dans des ossuaires pour laisser la place à de nouveaux arrivants. Le cimetière est alors, comme l'église, un lieu de vie dans lequel se déroulent toutes sortes d'activités (chap. 2). Cette proximité avec les morts commence cependant dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle à inquiéter les autorités qui, porteuses de nouvelles préoccupations hygiénistes, font procéder au déménagement des cimetières vers la périphérie des villes (chap. 11). Mais cet éloignement se fait au moment même où se fait sentir avec une intensité nouvelle le besoin de perpétuer le souvenir des défunts par des monuments funéraires qui se généralisent à l'époque romantique, en même temps qu'est inventée la concession à perpétuité, qui disparaît aujourd'hui dans l'indifférence générale.

#### PORTÉE DE L'OUVRAGE

L'auteur a voulu, comme dans son livre sur *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, faire l'histoire d'un sentiment réputé invariant parce que naturel : tous les hommes aiment leurs enfants et tous, ils ont peur de la mort. Le grand mérite de P. Ariès aura été de montrer que tout cela pouvait être historicisé, comme en témoignent depuis les multiples travaux sur les thèmes de la mort et de la famille dans toutes les périodes historiques. En cela ses livres resteront des ouvrages pionniers.

#### POUR ALLER PLUS LOIN

P. Ariès a publié *Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie* (1971) ; *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime* (1973). Il a dirigé, avec G. Duby\*, *Histoire de la vie privée*, en 5 vol. (1985-1987, rééd. 1999). Il a également raconté sa démarche dans *Un historien du dimanche* (1980).

L. V.